

Alfred de Musset

Lorenzaccio

Lorenzaccio

[Pages de titre](#)

[ACTE I](#)

[ACTE II](#)

[ACTE III](#)

[ACTE IV](#)

[ACTE V](#)

[Page de copyright](#)

1

Lorenzaccio

Alfred de Musset

2

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Un jardin. – Clair de lune ;
un pavillon dans le fond, un autre sur le
devant.

Entrent le Duc et Lorenzo, couverts de leurs ma
nteaux ; Giomo

une lanterne à la main.

LE DUC

Qu'elle se fasse attendre encore un quart d'heur
e, et je m'en vais.

Il fait un froid de tous les diables.

LORENZO

Patience, Altesse, patience.

LE DUC

Elle devait sortir de chez sa mère à minuit ; il es
t minuit, et elle ne
vient pourtant pas.

LORENZO

3

Si elle ne vient pas, dites que je suis un sot, et q
ue la vieille mère
est une honnête femme.

LE DUC

Entrailles du pape ! Avec tout cela je suis volé d'
un millier de
ducats.

LORENZO

Nous n'avons avancé que moitié. Je réponds de l
a petite. Deux
grands yeux languissants, cela ne trompe pas. Quoi
de plus curieux
pour le connaisseur que la débauche à la mamelle
? Voir dans un
enfant de quinze ans la rouée à venir ; étudier, ens
emencer, infiltrer
paternellement le filon mystérieux du vice dans un
conseil d'ami,
dans une caresse au menton ; -
tout dire et ne rien dire, selon le
caractère des parents ; - habituer doucement
l'imagination qui se
développe à donner des corps à ses
fantômes, à toucher ce qui
l'effraie, à mépriser ce qui la protège ! Cela va plus
vite qu'on ne
pense ; le vrai mérite est de frapper juste. Et quel t
résor que celleci !
Tout ce qui peut faire passer une nuit délicieuse à
Votre Altesse !
Tant de pudeur ! Une jeune chatte qui veut bien de
s confitures, mais
qui ne veut pas se salir la patte. Proprette comme
une Flamande ! La
médiocrité bourgeoise en personne. D'ailleurs, fille
de bonnes gens, à
qui leur peu de fortune n'a pas permis une éducati
on solide ; point de

fond dans les principes, rien qu'un léger vernis ; mais quel flot violent d'un fleuve magnifique sous cette couche de glace fragile, qui craque à chaque pas ! Jamais arbuste en fleurs n'a promis de fruits plus rares, jamais je n'ai humé dans une atmosphère enfantine plus exquise odeur de courtisanerie.

LE DUC

Sacrebleu ! Je ne vois pas le signal. Il faut pourtant que j'aille au bal chez Nasi : c'est aujourd'hui qu'il marie sa fille.

GIOMO

Allons au pavillon, monseigneur. Puisqu'il ne s'agit que

4

d'emporter une fille qui est à moitié payée, nous pouvons bien taper aux carreaux.

LE DUC

Viens par ici, le Hongrois a raison. (Ils s'éloignent. - Entre Maffio.)

MAFFIO

Il me semblait dans mon rêve voir ma sœur traverser notre jardin, tenant une lanterne sourde, et couverte de pierreries. Je me suis éveillé en sursaut. Dieu sait que ce n'est qu'une illusion, mais une

illusion trop forte pour que le sommeil ne s'enfuie pas devant elle.

Grâce au ciel, les fenêtres du pavillon où couche la petite sont fermées comme de coutume ; j'aperçois faiblement la lumière de sa lampe entre les feuilles de notre vieux figuier. Maintenant mes folles terreurs se dissipent ; les battements précipités de mon cœur font place à une douce tranquillité. Insensé ! Mes yeux se remplissent de larmes, comme si ma pauvre sœur avait couru un véritable danger.

- Qu'entends-je ? Qui remue là entre les branches ?
(La sœur de Maffio passe dans l'éloignement.) Suis-je éveillé ? C'est le fantôme de ma sœur. Il tient une lanterne sourde, et un collier brillant étincelle sur sa poitrine aux rayons de la lune. Gabrielle ! Gabrielle ! Où vas-tu ? (Rentrent Giomo et le duc.)

GIOMO

Ce sera le bonhomme de frère pris de somnambulisme. - Lorenzo conduira votre belle au palais par la petite porte ; et quant à nous, qu'avons-nous à craindre ?

MAFFIO

Qui êtes-vous ? Holà ! Arrêtez ! (Il tire son épée.)

GIOMO

Honnête rustre, nous sommes tes amis.

5

MAFFIO

Où est ma sœur ? Que cherchezvous ici ?

GIOMO

Ta sœur est dénichée, brave canaille. Ouvre la grille de ton jardin.

MAFFIO

Tire ton épée et défendstoi, assassin que tu es !

GIOMO saute sur lui et le désarme.
Haltelà ! Maître sot, pas si vite !

MAFFIO

Ô honte ! Ô excès de misère ! S'il y a des lois
à Florence, si
quelque justice vit encore sur la terre, par ce qu'il
y a de vrai et de
sacré au monde, je me jetterai aux pieds du duc, et
il vous fera pendre
tous les deux.

GIOMO

Aux pieds du duc ?

MAFFIO

Oui, oui, je sais que les gredins de
votre espèce égorgent
impunément les familles. Mais que je meure, entendezvous, je ne
mourrai pas silencieux comme tant d'autres. Si le duc ne sait pas que
sa ville est une forêt pleine de bandits, pleine d'empoisonneurs et de

filles déshonorées, en voilà un qui le lui dira. Ah !
Massacre ! Ah !
Fer et sang ! J'obtiendrai justice de vous.

GIOMO, l'épée à la main
Faut-il frapper, Altesse ?

LE DUC
Allons donc ! Frapper ce pauvre homme ! Va te recoucher, mon
ami ; nous t'enverrons demain quelque 90 ducats. (Il sort.)

6

MAFFIO
C'est Alexandre de Médicis !

GIOMO
Lui-
même, mon brave rustre. Ne te vante pas de sa
visite si tu
tiens à tes oreilles. (Il sort.)

SCÈNE 2

Une rue. - Le point du jour. -
Plusieurs masques sortent d'une
maison illuminée.

Un marchand de soieries et un orfèvre ouvrent leurs boutiques.

LE MARCHAND DE SOIERIES
Hé, hé, père Mondella, voilà bien du vent pour
mes étoffes. (Il
étale ses pièces de soie.)

L'ORFÈVRE, bâillant.

C'est à se casser la tête ! Au diable leur noce ! J
e n'ai pas fermé
l'œil de la nuit.

LE MARCHAND

Ni ma femme non plus, voisin ; la chère âme s'es
t tournée et
retournée comme une anguille. Ah ! Dame ! Quand
on est jeune, on
ne s'endort pas au bruit des violons.

L'ORFÈVRE

Jeune ! Jeune ! Cela vous plaît à dire. On n'est p
as jeune avec une
barbe comme cellelà ; et cependant Dieu
sait si leur damnée
musique me donne envie de danser. (Deux écoliers
passent)

7

PREMIER ÉCOLIER

Rien n'est plus amusant. On se glisse contre la p
orte au milieu des
soldats, et on les voit descendre avec leurs
habits de toutes les
couleurs. Tiens ! Voilà la maison des Nasi. (Il
souffle dans ses
doigts.) Mon portefeuille me glace les mains.

DEUXIÈME ÉCOLIER

Et on nous laissera approcher ?

PREMIER ÉCOLIER

En vertu de quoi est-ce qu'on nous en empêcherait ? Nous sommes citoyens de Florence. Regarde tout ce monde autour de la porte ; en voilà des chevaux, des pages et des livrés ! Tout cela va et vient, il n'y a qu'à s'y connaître un peu ; je suis capable de nommer toutes les personnes d'importance ; on observe bien tous les costumes, et le soir on dit à l'atelier : j'ai une terrible envie de dormir, j'ai passé la nuit au bal chez le prince Aldo brandini, chez le comte Salviati ; le prince était habillé de telle ou telle façon, la princesse de telle autre, et on ne ment pas. Viens, prends ma cape par-derrière. (Ils se placent contre la porte de la maison.)

L'ORFÈVRE

Entendez-vous les petits badauds ? Je voudrais qu'un de mes apprentis fît un pareil métier !

LE MARCHAND

Bon, bon, père Mondella, où le plaisir ne coûte rien, la jeunesse n'a rien à perdre. Tous ces grands yeux étonnés de ces petits polissons me réjouissent le cœur. – Voilà comme j'étais, humant l'air et cherchant les nouvelles. Il paraît que la Nasi est une belle

gaillarde, et que le Martelli est un heureux garçon.
C'est une famille
bien florentine cellelà ! Quelle tournure ont
tous ces grands
seigneurs ! J'avoue que ces fêtes-
là me font plaisir, à moi. On est
dans son lit bien tranquille, avec un coin de ses rid
eaux retroussé ; on

8

regarde de temps en temps les lumières qui vont et
viennent dans le
palais ; on attrape un petit air de danse sans rien p
ayer, et on se dit :
Hé, hé, ce sont mes étoffes qui dansent, mes belles
étoffes du bon
Dieu, sur le cher corps de tous ces braves et loyaux
seigneurs.

L'ORFÈVRE

Il en danse plus d'une qui n'est pas payée, voisin
; ce sont celles
là qu'on arrose de vin et qu'on frotte sur les murail
les avec le moins
de regret. Que les grands seigneurs s'amuse, c'e
st tout simple, - ils
sont nés pour cela. Mais il y a des amusements de
plusieurs sortes,
entendezvous ?

LE MARCHAND

Oui, oui, comme la danse, le cheval, le jeu
de paume et tant
d'autres. Qu'entendezvous vous-
même, père Mondella ?

L'ORFÈVRE

Cela suffit ; – je me comprends – c'est-à-
dire que les murailles de
tous ces palais-
là n'ont jamais mieux prouvé leur solidité. Il leur
fallait moins de force pour défendre les aïeux de l'e
au du ciel, qu'il
ne leur en faut pour soutenir les fils quand ils sont
trop pris de leur
vin.

LE MARCHAND

Un verre de vin est de bon conseil, père Mondell
a. Entrez donc
dans ma boutique, que je vous montre une pièce de
velours.

L'ORFÈVRE

Oui, de bon conseil et de bonne mine, voisin ; un
bon verre de vin
vieux a une bonne mine au bout d'un bras qui a sué
pour le gagner ;
on le soulève gaiement d'un petit coup ; et il s'en v
a donner du
courage au cœur de l'honnête homme qui travaille
pour sa famille.
Mais ce sont des tonneaux sans vergogne que tous
ces godelureaux
de la cour. À qui faiton plaisir, en
s'abrutissant jusqu'à la bête
féroce ? À personne, pas même à soi, et à Dieu enc
ore moins.

LE MARCHAND

Le carnaval a été rude, il faut l'avouer ; et leur
maudit ballon m'a

gâté de la marchandise pour une cinquantaine de florins. Dieu merci !
Les Strozzi ont payé.

L'ORFÈVRE

Les Strozzi ! Que le ciel confonde ceux qui ont osé porter la main
sur leur neveu ! Le plus brave homme de Florence,
c'est Philippe
Strozzi.

LE MARCHAND

Cela n'empêche pas Pierre Strozzi d'avoir
traîné son maudit
ballon sur ma boutique et de m'avoir fait trois grandes taches dans
une aune de velours brodé. À propos, père Vondella
, nous verrons
nous à Montolivet ?

L'ORFÈVRE

Ce n'est pas mon métier de suivre les foires ; j'irai cependant à
Montolivet par piété. C'est un saint pèlerinage, voisin, et qui remet
tous les péchés.

LE MARCHAND

Et qui est tout à fait vénérable, voisin,
et qui fait gagner les
marchands plus que tous les autres jours de l'année. C'est plaisir de
voir ces bonnes dames, sortant de la messe, manier et examiner
toutes les étoffes. Que Dieu conserve Son Altesse !
La cour est une

belle chose.

L'ORFÈVRE

La Cour ! Le peuple la porte sur le dos, voyez-vous ! Florence
était encore, il n'y a pas longtemps de cela, une bonne maison bien
bâtie ; tous ces grands palais, qui sont les logements de nos grandes
familles, en étaient les colonnes. Il n'y en avait pas une, de toutes ces
colonnes, qui dépassât les autres d'un pouce ; elles soutenaient à elles

10

toutes une vieille voûte bien cimentée, et nous nous promenions là
dessous sans crainte d'une pierre sur la tête. Mais il y a de par le
monde deux architectes mal avisés qui ont gâté l'affaire, je vous le
dis en confidence, c'est le pape et l'empereur Charles. L'empereur a
commencé par entrer par une assez bonne brèche dans la susdite
maison. Après quoi, ils ont jugé à propos de prendre une des
colonnes dont je vous parle, à savoir celle de la famille Médicis, et
d'en faire un clocher, lequel clocher a poussé comme un champignon
de malheur dans l'espace d'une nuit. Et puis, savez-vous, voisin,
comme l'édifice branlait au vent, attendu qu'il avait la tête trop
lourde et une jambe de moins, on a remplacé le pilier devenu clocher

par un gros pâté informe fait de boue et de crachat
, et on a appelé
cela la citadelle. Les Allemands se sont installés da
ns ce maudit trou
comme des rats dans un fromage ; et il est bon de s
avoir que tout en
jouant aux dés et en buvant leur vin aigrelet, ils ont
l'œil sur nous
autres. Les familles florentines ont beau
crier, le peuple et les
marchands ont beau dire, les Médicis gouvernent a
u moyen de leur
garnison ; ils nous dévorent comme une
excroissance vénéneuse
dévore un estomac malade ; c'est en vertu des hall
ebardes qui se
promènent sur la plate-
forme, qu'un bâtard, une moitié de Médicis,
un butor que le ciel avait fait pour être garçon bou
cher ou valet de
charrue, couche dans le lit de nos filles, boit nos bo
uteilles, casse nos
vitres ; et encore le payeton pour cela.

LE MARCHAND

Peste ! Peste ! Comme vous y allez ! Vous avez l'
air de savoir
tout cela par cœur ; il ne ferait pas bon dire cela da
ns toutes les
oreilles, voisin Mondella.

L'ORFÈVRE

Et quand on me bannirait comme tant d'autres !
On vit à Rome
aussi bien qu'ici. Que le diable emporte la noce, ce
ux qui y dansent

et ceux qui la font ! (Il rentre. Le marchand se mêle aux curieux.

- Passe un bourgeois avec sa femme.)

11

LA FEMME

Guillaume Martelli est un bel homme, et riche. C'est un bonheur pour Nicolo Nasi d'avoir un gendre comme celui-là. Tiens, le bal dure encore. Regarde donc toutes ces lumières.

LE BOURGEOIS

Et nous, notre fille, quand la marierons-nous ?

LA FEMME

Comme tout est illuminé ! Danser encore à l'heure qu'il est, c'est là une jolie fête ! - On dit que le duc y est.

LE BOURGEOIS

Faire du jour la nuit, et de la nuit le jour, c'est un moyen commode de ne pas voir les honnêtes gens. Une belle invention, ma foi, que des haliebardes à la porte d'une noce ! Que le bon Dieu protège la ville ! Il en sort tous les jours de nouveaux, de ces chiens d'Allemands, de leur damnée forteresse.

LA FEMME

Regarde donc le joli masque. Ah ! La belle robe ! Hélas ! Tout cela coûte très cher, et nous sommes bien pauvres, à la maison. (Ils

sortent.)

UN SOLDAT, au marchand.
Gare ! Canaille ! Laisse passer les chevaux.

LE MARCHAND

Canaille toi-
même, Allemand du diable ! (Le soldat le frappe
de
sa pique.)

LE MARCHAND se retirant.
Voilà comme on suit la capitulation ! Ces gredins
là maltraitent
les citoyens. (Il rentre chez lui.)

12

L'ÉCOLIER, à son camarade

Voistu celui-
là qui ôte son masque ? C'est Palla Ruccellaï. Un
fier luron ! Ce petit-
là à côté de lui, c'est Thomas Strozzi, Masaccio,
comme on dit.

UN PAGE, criant.
Le cheval de Son Altesse !

LE SECOND ÉCOLIER
Allons nous en, voilà le duc qui sort.

LE PREMIER ÉCOLIER
Crois-
tu qu'il va te manger ? (La foule s'augmente à la
porte.)

L'ÉCOLIER

Celui-là, c'est Nicolini celui-
là, c'est le provéditeur. (Le duc sort,
vêtu en religieuse, avec Julien Salviati, habillé de m
ême, tous deux
masqués.)

LE DUC, montant à cheval.
Vienstu, julien ?

SALVIATI
Non, Altesse, pas encore. (Il lui parle à l'oreille.)

LE DUC
Bien, bien, ferme !

SALVIATI
Elle est belle comme un démon. – Laissez-
moi faire, si je peux me
débarrasser de ma femme. (Il rentre dans le bal.)

LE DUC
Tu es gris, Salviati ; le diable m'emporte, tu vas
de travers. (Il
part avec sa suite.)

13

L'ÉCOLIER
Maintenant que voilà le duc parti, il n'y en a pas
pour longtemps.
(Les masques sortent de tous côtés.)

LE SECOND ÉCOLIER
Rose, vert, bleu, j'en ai plein les yeux ; la tête m
e tourne.

UN BOURGEOIS

Il paraît que le souper a duré longtemps : en voilà
à deux qui ne
peuvent plus se tenir. (Le provéditeur monte à cheval ; une bouteille
cassée lui tombe sur l'épaule.)

LE PROVÉDITEUR

Eh ! Ventrebleu ! Quel est l'assommeur, ici ?

UN MASQUE

Eh ! Ne le voyez-
vous pas, seigneur Corsini ? Tenez, regardez à la
fenêtre ; c'est Lorenzo, avec sa robe de nonne.

LE PROVÉDITEUR

Lorenzaccio, le diable soit de toi, tu as blessé mon
cheval. (La
fenêtre se ferme.) Peste soit de l'ivrogne et
de ses farces
silencieuses ! Un gredin qui n'a pas souri trois fois
dans sa vie, et qui
passe le temps à des espiègleries d'écolier
en vacance ! (Il sort.

-

Louise Strozzi sort de la maison, accompagnée de
Julien Salviati ;
il lui tient l'étrier. Elle monte à cheval ;
un écuyer et une
gouvernante la suivent.)

SALVIATI

La jolie jambe, chère fille ! Tu es un rayon de soleil,
et tu as brûlé
la moelle de mes os.

LOUISE

Seigneur, ce n'est pas là le langage d'un cavalier

.

14

SALVIATI

Quels yeux tu as, mon cher cœur ! Quelle belle é
paule à essuyer,
tout humide et si fraîche ! Que faut-
il te donner pour être ta camériste
cette nuit ? Le joli pied à déchausser !

LOUISE

Lâche mon pied, Salviati.

SALVIATI

Non, par le corps de Bacchus ! Jusqu'à ce que tu
m'aies dit quand
nous coucherons ensemble. (Louise frappe
son cheval et part au
galop.)

UN MASQUE, à Salviati.

La petite Strozzi s'en va rouge comme la braise ;
- vous l'avez
fâchée, Salviati.

SALVIATI

Baste ! Colère de jeune fille, et pluie du matin...
(Il sort.)

SCÈNE 3

Chez le marquis de Cibo.

Le Marquis, en habit de voyage ; la Marquise ; Asc
ania ; le cardinal

Cibo, assis.

LE MARQUIS, embrassant son fils.
Je voudrais pouvoir t'emmener, petit, toi et ta grande épée qui te traîne entre les jambes. Prends patience, Massa n'est pas bien loin, et je te rapporterai un bon cadeau.

15

LA MARQUISE
Adieu, Laurent ; revenez, revenez !

LE CARDINAL
Marquise, voilà des pleurs qui sont de trop. Ne dirait-on pas que mon frère part pour la Palestine ? Il ne court pas grand danger dans ses terres, je crois.

LE MARQUIS
Mon frère, ne dites pas de mal de ces belles larmes. (Il embrasse sa femme.)

LE CARDINAL
Je voudrais seulement que l'honnêteté n'eût pas cette apparence.

LA MARQUISE
L'honnêteté n'atelle point de larmes, monsieur le cardinal ?
Sont-elles toutes au repentir ou à la crainte ?

LE MARQUIS

Non, par le ciel ! Car les meilleurs sont à l'amour. N'essuyez pas celles-ci sur mon visage ; le vent s'en chargera en route : qu'elles se sèchent lentement ! Eh bien ! Ma chère, vous ne me dites rien pour vos favoris ? N'emporterai-je pas, comme de coutume, quelque belle harangue sentimentale à faire de votre part aux roches et aux cascades de mon vieux patrimoine ?

LA MARQUISE

Ah ! Mes pauvres cascadelles !

LE MARQUIS

C'est la vérité, ma chère âme ; elles sont toutes tristes sans vous.
(Plus bas.) Elles ont été joyeuses autrefois, n'est-il pas vrai, Ricciarda ?

16

LA MARQUISE

Emmenezmoi.

LE MARQUIS

Je le ferais si j'étais fou, et je le suis presque, avec ma vieille mine de soldat. N'en parlons plus ; - ce sera l'affaire d'une semaine. Que ma chère Ricciarda voie ses jardins quand ils sont tranquilles et solitaires ; les pieds boueux de mes fermiers ne laisseront pas de

trace dans ses allées chéries. C'est à moi de
compter mes vieux
troncs d'arbres qui me rappellent ton père Albéric,
et tous les brins
d'herbe de mes bois ; les métayers et leurs
bœufs, tout cela me
regarde. À la première fleur que je verrai pousser, j
e mets tout à la
porte, et je vous emmène alors.

LA MARQUISE

La première fleur de notre belle pelouse m'est t
oujours chère.
L'hiver est si long ! Il me semble toujours que ces p
auvres petites ne
reviendront jamais.

ASCANIO

Quel cheval astu, mon père, pour t'en aller ?

LE MARQUIS

Viens avec moi dans la cour, tu le verras. (Il sort.
- La marquise
reste seule avec le cardinal. - Un silence.)

LE CARDINAL

N'est-
ce pas aujourd'hui que vous m'avez demandé d'
entendre
votre confession, marquise ?

LA MARQUISE

Dispensez-
m'en, cardinal. Ce sera pour ce soir, si votre Émi
nence

est libre, ou demain, comme elle voudra. –
Ce momentci n'est pas à
moi. (Elle se met à la fenêtre et fait un signe d'adieu
à son mari.)

17

LE CARDINAL

Si les regrets étaient permis à un fidèle
serviteur de Dieu,
j'envierais le sort de mon frère. –
Un si court voyage, si simple, si
tranquille ! –
une visite à une de ses terres qui n'est qu'à quelques
pas d'ici ! – une absence d'une semaine, –
et tant de tristesse, une si
douce tristesse, veux-
je dire, à son départ ! Heureux celui qui sait se
faire aimer ainsi après sept années de mariage ! N'est-ce pas sept
années, marquise ?

LA MARQUISE

Oui, cardinal, mon fils a six ans.

LE CARDINAL

Étiezvous hier à la noce des Nasi ?

LA MARQUISE

Oui, j'y étais.

LE CARDINAL

Et le duc en religieuse ?

LA MARQUISE

Pourquoi le duc en religieuse ?